

Le jour de la photo

Robert Lévesque

Number 307, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73506ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2015). Le jour de la photo. *Liberté*, (307), 70–72.

ROBERT LÉVESQUE

LE LECTEUR IMPUNI

Le jour de la photo

Un jour d'automne de 1959, huit écrivains posent devant les bureaux des Éditions de Minuit.

NATHALIE SARRAUTE ne supportait pas Samuel Beckett; Michel Butor et Alain Robbe-Grillet ne pouvaient pas se sentir; Claude Simon, si singulier, gardait toujours la distance; mais un beau jour de l'automne 1959, vers la fin d'un après-midi qui semble gris, leur éditeur, Jérôme Lindon, un brin plus jeune que ces quadras, ces quinquas, avait réussi l'exploit de les réunir pour la prise d'une photo de groupe – quelle mouche l'a piqué! Beckett sera là? Vinrent aussi Robert Pinget, Claude Mauriac (lui, on se demande ce qu'il faisait là) et Claude Ollier (qui semble ailleurs; songe-t-il à partir?). Avec Lindon, ils étaient huit. Manquaient Butor et Duras, des butés, des durs, les coriaces.

Prise devant la devanture des Éditions de Minuit au 7 de la rue Bernard-Palissy (cet immeuble abrita un bordel avant que Lindon l'achète en 1951), la photo est célébriissime dans l'histoire des lettres françaises de la seconde moitié du vingtième siècle. Un cliché, seule définition stable d'une école ou d'un mouvement littéraire (Jacques-Pierre Amette au *Point* a écrit un jour: « la sainte-chapelle des Éditions de Minuit ») que ni le discours critique ni l'analyse littéraire ne seront parvenus à identifier clairement. Voilà des écrivains – et pas n'importe lesquels, sur les sept il y aura deux prix Nobel – se tenant alignés sur un étroit trottoir de Saint-Germain-des-Prés. Ils ont l'air de s'ennuyer, de se demander ce qui va se passer, aucun ne cause sauf Simon et Robbe-Grillet qui, en aparté, ont l'air de réfléchir à ce que l'un ou l'autre vient de dire; l'ensemble est nonchalant, du moins paraissent-ils ne pas sembler vraiment contents d'être là.

Ayant à décrire cette photo lors de sa première parution dans un journal français, au *Figaro* en 1962, le jeune journaliste Bernard Pivot, 27 ans, écrivait: « On dirait des chômeurs attendant patiemment à l'entrée du bureau d'embauche; ou encore des élèves chenus d'une école privée mixte qu'on a envoyés en récréation sur le trottoir et qui n'ont pas envie ce jour-là de jouer à la marelle. » Il aurait pu ajouter, compte

tenu de la particularité précédente du 7 rue Bernard-Palissy: des clients arrivés avant l'ouverture nocturne de la maison...

Jérôme Lindon, dont ce n'était pas le genre, avait accepté pour le mensuel italien *l'Illustrazione Italiana*, qui préparait un reportage sur le phénomène du « nouveau roman », d'inviter par téléphone (ou pneumatique) ses auteurs de Minuit à venir se faire photographier tel jour, vers telle heure, et, si vous voulez mon avis, je crois que Lindon se prêta à ce rarissime jeu promotionnel (accidentel) en réaction au fait que la presse littéraire française levait le nez sur ses titres. Le terme « nouveau roman » était d'ailleurs péjoratif, du moins avait-il été servi en moquerie dans les pages du *Monde* en mai 1957 sous la plume de l'Académicien Émile Henriot critiquant *La jalousie* de Robbe-Grillet. Que Beckett soit venu au rendez-vous demeure un mystère à jamais irrésolu...

L'auteur de *Molloy* (ce manuscrit causa un fou rire devenu historique, celui de Lindon lorsqu'il en fit la lecture dans le métro pris à La Motte-Picquet) est le seul du groupe qui s'appuie au mur de l'édifice, les mains dans les poches, ou *i pugni in tasca* comme on l'aura sans doute écrit dans *l'Illustrazione Italiana*; sa longue tête d'aigle est penchée vers son ami Pinget qui s'allume une clope; à sa gauche, elle aussi *i pugni in tasca* d'un long manteau qui lui va aux chevilles, ses escarpins en guillemets, les pointes se touchant, c'est Nathalie Sarraute qui vient de faire paraître *L'ère du soupçon*; seule femme du groupe assez hommase d'allure mais un peu vieille pour faire garçonne. Même si elle et Beckett sont l'un près de l'autre, ils semblent absolument lointains, et l'on sent qu'il ne faudrait pas que leurs bras se frôlent... Il est fort plausible en effet que dans leurs poches leurs mains soient durement fermées.

Pourquoi tant d'apparente méfiance entre eux? C'est un froid qui dure depuis dix-neuf ans, qui remonte à la guerre, à l'exode, à leur cohabitation qui dura dix jours dans le bungalow de jardinier d'une propriété appartenant à la veuve de Chaliapine où les Sarraute (monsieur Sarraute faisait de la résistance) se cachaient, dans la vallée de Chevreuse,

à Janvry; une amie commune avait fait en sorte que Beckett et sa femme Suzanne puissent se réfugier avec eux, mais le courant ne passa pas de Beckett en Sarraute comme de Sarraute en Beckett. Il est arrogant, croit-elle. Elle est cinglante, pense-t-il. L'écrivain des *Tropismes* est là avec son mari, ses deux enfants, sa mère, une petite Juive, et le clan commence à manquer d'air lorsque tous les jours, en plein déjeuner, Beckett, lève-tard, momentanément moustachu, traverse la cuisine avec un pot de chambre à vider dans l'évier. La mère de Sarraute, en russe, lâche à tout coup : « Ça y est, voilà le fou. » Cinquante ans plus tard, bien après la photo de groupe de la rue Bernard-Palissy, Sarraute évoquait devant James Knowlson, le biographe du grand Sam, l'ingratitude de Beckett, trop arrogant pour se sentir l'obligé de quiconque. Hughette Bouchardeau, biographe approximative de Sarraute, minimise : Knowlson aurait grossi le démêlé; à preuve, les Sarraute avaient cédé au couple Beckett la meilleure chambre, l'ensoleillée, celle des enfants...

Revenons à la photo de 1959 : tout à gauche, on voit d'abord Alain Robbe-Grillet qui était le théoricien du groupe, donc celui dont tous les autres se méfiaient, le père à tuer; costard-cravate et chemise blanche, les mains dans le dos, il ressemble à un fonctionnaire, c'est le moins nonchalant, presque rond-de-cuir. Il semble réfléchir à ce que Claude Simon vient de lui souligner (ou peut-être reprocher) ou à ce que, lui, vient de faire remarquer (ou conseiller) à Claude Simon; nous savons que, théorétique alors, c'est lui qui, quelques décennies plus tard, passé par le cinéma érotique, marié à une échangiste, peut-être devenu fou, et parfois moqué en robe grillée, décidera sur un coup de tête fêlée d'entrer au mouvoir des Immortels, sans y mettre les pieds ni porter l'habit.

Claude Simon, c'est le chauve aux bras croisés, à la veste claire. Il est appuyé à une gouttière. Il

a quelque chose d'embarrassé, sans doute une petite fatigue; peut-être est-il venu à pied depuis la villa d'Alésia dans le 14^e où il habite avec Yvonne, sa première femme qu'il va laisser sans divorcer pour aller vivre avec Réa, l'amour de sa vie, place Monge, dans l'appartement au cinquième sans ascenseur et de la fenêtre duquel il aura une vue sur la caserne de la Garde républicaine, ainsi tous les matins verra-t-il la sortie des chevaux montés par les cavaliers en uniforme; en 1959, le cheval est l'un de ses motifs, celui du capitaine de Reixach dans la débâcle, les chevaux morts le long de la route dans le long hiver 1939-40, car il écrit *La route des Flandres*, il a 46 ans

(Robbe-Grillet n'en a que 37, Beckett et Sarraute sont les plus vieux à 53 et 59 ans), il sera sans doute heureux, il aura le Nobel dans 27 ans, le premier Français à l'obtenir des académiciens suédois après l'affront de Sartre; l'auteur du *Palace* entrera à la Pléiade sans avoir le temps de feuilleter le tome couleur havane; le romancier du *Jardin des plantes* ne pourra plus s'y rendre en promenade, il sera vieux, pas si célèbre que ça, une crise cardiaque le terrassera à 92 ans.

Le pied droit sur la chaussée et l'autre posé sur le trottoir, de profil, le seul à porter des lunettes mais le regard au sol, le fils aîné de François Mauriac n'est pas tant nonchalant que fin seul, on devine son malaise, car l'on sait que Lindon lui a refusé deux manuscrits, un premier en 1957 (*Toutes les femmes sont fatales*), un second l'année de la photo (*Le dîner en ville*), et il n'entrera jamais (avec des titres pareils!) aux Éditions de Minuit. Que fait-il là, alors? Était-il seulement invité? Passait-il par hasard dans ce boyau étroit et sombre qu'est la rue Bernard-Palissy faisant à peine cent six mètres de long et dix de large entre la rue du Dragon et la rue de

Rennes? Tous les commentateurs de cette photo ont souligné l'aspect détonant de la présence de celui qui était tout de même un ancien secrétaire particulier de Charles de Gaulle. Certes, il a publié l'année précédente chez Albin Michel un essai remarqué, *Littérature contemporaine*, il y cause entre autres des œuvres de Beckett, Sarraute et Robbe-Grillet, parlant d'« une société presque secrète encore ». Cherche-t-il donc à la pénétrer? Tout son corps nous dit qu'il n'y arrivera pas. Et personne ne le regarde, Claude Mauriac.

Aussi grand que Beckett sur le plan physique, Jérôme Lindon, tiré à quatre épingles, les mains jointes, dos à la porte des éditions, regarde au loin, on dirait qu'il ne s'occupe plus de ses auteurs, qu'il est impatient, plutôt inquiet; il sait que la photo va se prendre, qu'elle se

prend, que le photographe italien, Mario Dondero, n'a pas que ça à faire et qu'il se fout sans doute que monsieur Butor soit là ou pas; l'éditeur (qui a supplié ce Dondero d'attendre) regarde vers la rue du Dragon d'où pourrait surgir Butor, son romancier le plus connu, celui qui avec *La modification* est allé chercher en 1957 le Renaudot, premier grand prix pour sa petite maison. À l'automne 1957, il en a vendu quasiment 100 000 exemplaires. Et Butor, qui fait chier Robbe-Grillet qui, lui, n'a pas vendu 4 000 gommages, est la vedette de Minuit, comme on disait de Barbara, dans ces mêmes années-là, 57, 58, 59, qu'elle était à L'Écluse la chanteuse de minuit...

Claude Ollier est le seul à regarder le groupe et ne semble pas impressionné. Il vient l'année précédente d'obtenir le premier des prix Médicis pour *La mise en scène*.

On ne s'étonne pas de voir que Robert Pinget, le seul à porter une petite veste coupe-vent, planté devant Lindon et lui tournant le dos, s'allumer une cigarette. Dans ses entretiens sous forme d'abécédaire qui paraîtront en 1993 chez Belfond, à l'entrée cigarette : « Difficile de m'en passer quand je travaille. J'emploie le mot cibiche dans ma pièce *La manivelle*. » *La manivelle*, c'est ce qu'il est en train d'écrire cet automne-là quand se prend la photo de groupe. Deux ans plus tard, il écrira *Clope au dossier*, mais Clope c'est le nom d'un type, un fou qui s'accumule un dossier de défense on ne sait pas trop pourquoi. Est-ce parce qu'on sait leur amitié que l'on sent autant de connivence entre Pinget et Beckett? Du groupe des huit, ils sont les seuls à dégager une certaine familiarité. Ce sont des joueurs de tennis, l'un va traduire l'autre et c'est le plus célèbre des deux qui le fera, l'Irlandais et le Suisse sont des potes à Paris, ils peuvent déjeuner sans se dire un mot, on peut très bien imaginer que, la photo prise, ils sont repartis ensemble, peut-être même Pinget a-t-il accompagné Beckett chez lui vers le boulevard Saint-Jacques, sa nouvelle adresse, ou alors, tout est possible, c'est Beckett qui aura fait monter Pinget dans sa 2 CV Citroën, sa deuche, qu'il vient de s'acheter cette année-là, sa première voiture.

Sarraute, toujours à gauche de Beckett, les escarpins noirs toujours en guillemets, un foulard noué au cou (seul élé-



ment dans lequel on peut penser qu'il y avait de la couleur), regarde au loin, elle est la seule à regarder droit devant, la tête légèrement relevée, plus Gallimard que Minuit. On a l'impression qu'elle est là et qu'elle n'est pas là. Elle plane? C'est l'année où elle écrit *Le planétarium*. La plus vieille du groupe, elle a encore quarante ans à vivre, elle battra le record de longévité suivie de près par Claude Simon, tous deux mourant assez vieux pour être pléiadiés de leur vivant. Pourquoi quitta-t-elle ce jour-là sa chambre de bonne rue de la Tombe-Issoire où elle écrivait en paix, seule, ni mari

ni enfants, empruntant le métro à Cité universitaire ou à Saint-Jacques pour venir prendre la pose avec des écrivains qu'elle ne fréquente pas? Sa biographe nous assure qu'il ne s'agissait que d'un geste d'amitié envers monsieur Lindon qui avait repêché en 1957 ses fameux textes brefs de *Tropismes*, si importants mais passés inaperçus lorsqu'ils parurent chez Denoël en 1939; ce qui lui avait été l'occasion d'ajouter cinq tropismes à ses dix-neuf...

De profil comme Claude Mauriac et lui faisant donc face puisqu'ils sont tous deux en avant-plan, avec lui aussi comme l'intrus un pied sur la chaussée et l'autre sur le trottoir, Claude Ollier ferme le portrait sur la droite. Il est le seul à regarder le groupe et ne semble pas impressionné. Veston clair, pantalon noir, une main dans la poche, il a 37 ans comme Robbe-Grillet avec qui, en 1947, à la suite d'un Congrès de la jeunesse démocratique à Prague, il a participé à la construction d'une ligne de chemin de fer en Bulgarie. Il a délaissé le boulot de Kafka pour écrire ce qu'il appelle « des petits récits inaboutis ». Il vient l'année précédente d'obtenir le premier des prix Médicis pour *La mise en scène*, l'histoire d'un ingénieur français dépêché dans l'Atlas pour construire une route et qui découvre que tous ses prédécesseurs sont morts. Ce n'est pas un polar colonial, loin de là, plutôt un puzzle géographique et imaginaire : une date dans l'aventure du Nouveau roman. Manque de pot, après le jour de la photo, Lindon va refuser son deuxième manuscrit.

Claude Ollier, qui vient de mourir à 91 ans le 20 octobre 2014, lui qui était le dernier survivant de la photo de 1959, lui pour qui j'écris ce texte, avait pris le large depuis le quai de la rue Bernard-Palissy. Il allait mener une vie de voyages, en Thaïlande, à Singapour, en Malaisie, en Australie et en Nouvelle-Zélande, au Maroc, aux États-Unis, en 1969 il était au Québec en même temps que Béatrix Beck, enseignant la littérature à l'Université Laval le temps d'un trimestre, continuant d'écrire mais, à part « des petits écrits presque aboutis », disait-il si on l'interviewait encore, des ouvrages qui n'attiraient plus l'attention de la critique, ni censurés ni évincés, publiés dans de petites maisons ici et là, mais beaucoup chez P.O.L, son refuge.

À Pierre Maury qui tient sur Internet un *Journal d'un lecteur* depuis Madagascar, Claude Ollier avouait il n'y a pas si longtemps : « J'écris des livres pour moi. S'ils sont édités, je suis content, s'ils ont des lecteurs, je suis très content. S'ils n'ont pas du tout de lecteurs, tant pis, s'ils ne sont pas édités, tant pis. Ça ne m'empêchera pas d'écrire. C'est une pratique personnelle, un désir personnel, c'est entre moi et moi. » Maury lui demande si le Nouveau roman l'intéressa. Il répond : « Oui, mais ses théoriciens en ont rétréci les limites. C'est devenu une routine un peu maniériste, un peu académique. » J'ose croire qu'il n'incluait pas Beckett, ni Sarraute, ni Simon, dans ces Nouveaux Académiciens. **L**

Robert Lévesque est écrivain. *Digressions*, son dernier ouvrage, est paru chez Boréal en 2013 dans la collection « Papiers collés ». Il dirige également pour le même éditeur la collection « Liberté Grande ».